

Un songe (II)

À Jules Guiffrey.

J'étais, j'entrais au tombeau

Où mes aïeux rêvent ensemble.

Ils ont dit : « La nuit lourde tremble ;

Est-ce l'approche d'un flambeau,

« Le signal de la nouvelle ère

Qu'attend notre éternel ennui ?

– Non, c'est l'enfant, a dit mon père :

Je vous avais parlé de lui.

« Il était au berceau ; j'ignore

S'il nous vient jeune ou chargé d'ans.

Mes cheveux sont tout blonds encore,

Les tiens, mon fils, peut-être blancs

« – Non, père, au combat de la vie

Bientôt je suis tombé vaincu,

L'âme pourtant inassouvie :

Je meurs et je n'ai pas vécu.

« – J'attendais près de moi ta mère :

Je l'entends gémir au-dessus !

Ses pleurs ont tant mouillé la pierre

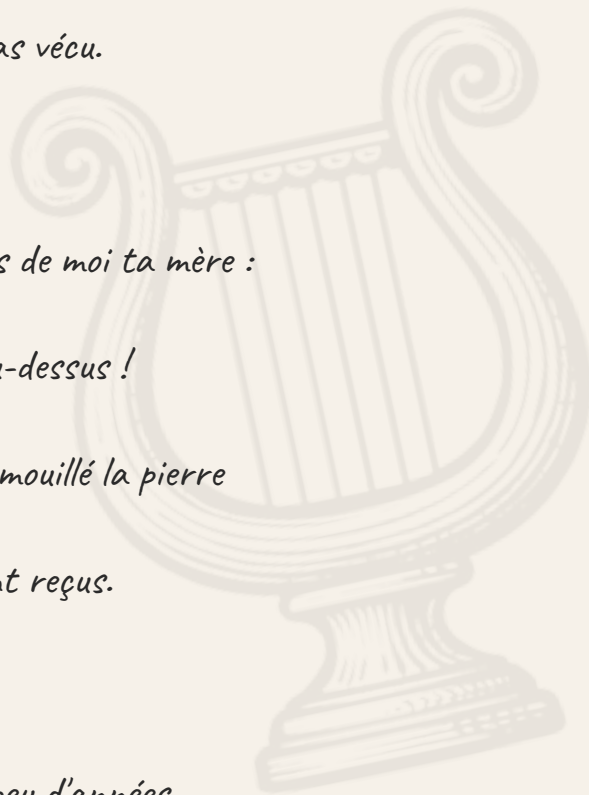
Que mes lèvres les ont reçus.

« Nous fûmes unis peu d'années

Après de bien longues amours ;

Toutes ses grâces sont fanées...

Je la reconnaitrai toujours.



« Ma fille a connu mon visage :

S'en souvient-elle ? Elle a changé.

Parle-moi de son mariage

Et des petits-enfants que j'ai.

« – Un seul vous est né. – Mais toi-même,

N'as-tu pas de famille aussi ?

Quand on meurt jeune, c'est qu'on aime :

Qui vas-tu regretter ici ?

« – J'ai laissé ma sœur et ma mère

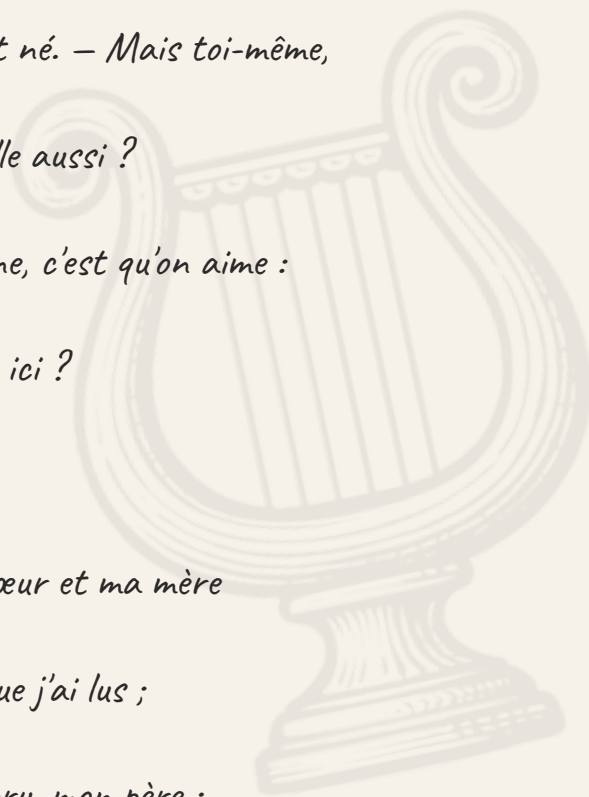
Et les beaux livres que j'ai lus ;

Vous n'avez pas de bru, mon père ;

On m'a blessé, je n'aime plus.

« – De tes aïeux compte le nombre :

Va baiser leurs fronts inconnus,



Et viens faire ton lit dans l'ombre

À côté des derniers venus.

« Ne pleure pas ; dors dans l'argile

En espérant le grand réveil.

– O père, qu'il est difficile

De ne plus penser au soleil ! »

René-François Sully Prudhomme (1839-1907)

